Oudinot, Camille
Il sait!

ÉDITIONS THÉATRALES
DE
COMŒDIA ILLUSTRÉ



IL SAIT !...

COMÉDIE EN UN ACTE

de

M. Camille OUDINOT

COMŒDIA ILLUSTRÉ
32, Rue Louis-le-Grand
PARIS

CAMILLE OUDINOT

M. Camille Oudinot atteignit dès l'abord la notoriété, et la popularité aussi, par ses romans. Le succès couronna très vite *Filles du monde, Adultère sentimental, Noël Savare,* où l'auteur affirmait une personnalité curieuse faite d'élégance, de facilité, d'observation à la fois et presque d'ironie. Çà et là, des nouvelles aidaient à publier ce nom destiné à d'heureux lendemains: dans *Gil Blas*, dans *la Vie parisienne,* dans *le Matin* nous lûmes des pages que je dirais volontiers parisiennes si tant de contrefaçons n'avaient galvaudé le mot. Même, un grand feuilleton s'ajouta à cette littérature et d'aucuns gardent un souvenir fidèle à ce pathétique et pittoresque *Pouce sanglant* écrit pour *le Journal.*

Mais le théâtre le réclamait, le théâtre pour qui M. Camille Oudinot paraît si spécialement doué, mais dont il ne sert la puissance qu'avec une opiniâtre infidélité. Il est rare en effet ce cas d'un homme de lettres qui aborde la scène avec un grand succès et ne lui est pas pour cela sévèrement attaché.

M. Camille Oudinot fit représenter au Vaudeville, en collaboration avec Abel Hermant, *Chaîne anglaise,* qui fut, par la grâce et la subtilité de son imagination, la séduction même. On n'a pas oublié que Gabrielle Dorziat et André Brûlé, encore très près de leurs débuts, y rayonnèrent d'une fantaisie éclatante.

Depuis, M. Camille Oudinot semble avoir délaissé l'art dramatique. Il y a deux ans, on le vit confier au théâtre Réjane la création des *Yeux ouverts,* où Polaire manifesta si curieusement les notes nouvelles de son talent. Et puis, c'est tout.

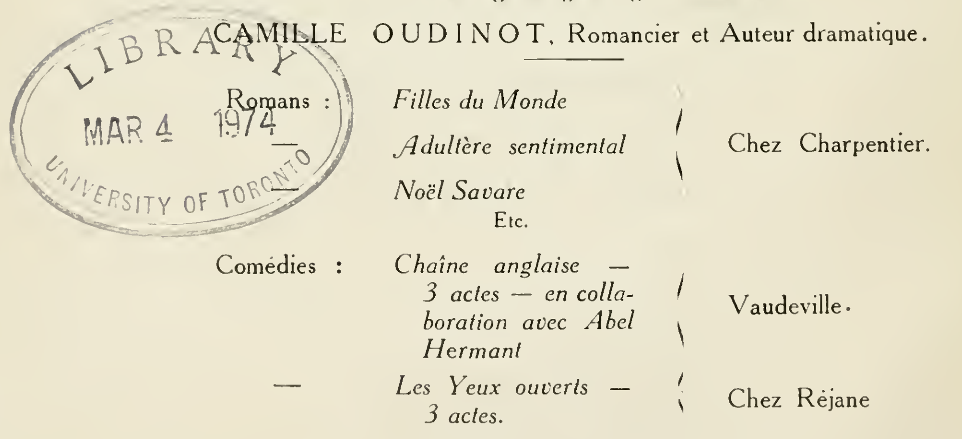
Voici seulement un acte que la Comédie-Royale adopta pour son honneur et son bonheur. *Il sait...* a plu pendant de longs soirs et plaira encore puisqu'on lira partout, puisqu'on jouera partout ces quelques scènes vives, neuves, spirituelles où triomphe une manière irrésistible.

Mais M. Camille Oudinot ne souhaite pas que l'on parle de lui. Il vit pour lui-même et non pas pour le public. Il consent tout juste à donner ses œuvres en spectacle ; il ne donnera jamais sa vie. C'est dire que les répétitions générales, les bars à la mode, les salles de rédaction ne l'ont pas asservi à leur joug étroit. Ce n'est pas un valet. C'est un artiste et un homme.

Et voilà qui ajoute une saveur particulière à la lecture de toute œuvre d'un littérateur qui écrit parfois pour nous, mais qui n'est pas nous, qui est lui, excellemment.

L. D.

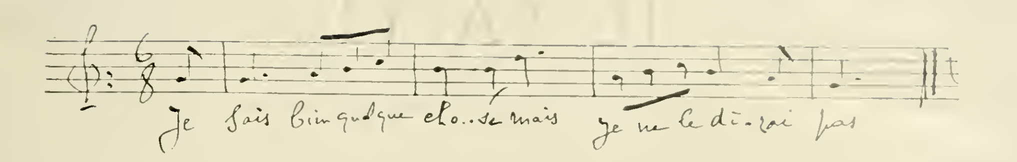
◁▷ ◁▷ ◁▷



CAMILLE OUDINOT, Romancier et Auteur dramatique.

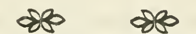
Romans :	*Filles du Monde*	Chez Charpentier.
—	*Adultère sentimental*	
—	*Noël Savare*	
	Etc.	
Comédies :	*Chaîne anglaise — 3 actes — en collaboration avec Abel Hermant*	Vaudeville.
—	*Les Yeux ouverts — 3 actes.*	Chez Réjane

▷◁



IL SAIT!...

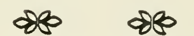
Comédie en un acte, de M. Camille OUDINOT



Créée le 25 août 1911, dans une représentation de gala au bénéfice des artistes du Casino d'Etretat,

par

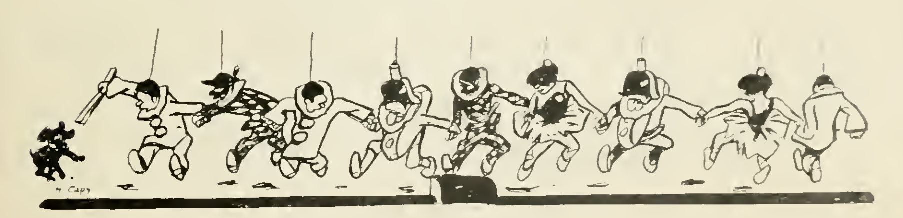
MM.	WILL ELLIOTT	*Jean*, 35 ans.
	CH. CLÉMENT	*M. Lancel*, 55 ans.
Mmes	BL. BOULANGER, du Th. Sarah-Bernhardt	*Mme Lancel*, 45 ans.
	MADELEINE DE FÉRAUDY	*Pauline*, 25 ans
	HÉLÈNE BOULANGER	*Laure*, 26 ans.



Reprise à la Comédie-Royale, le 23 février 1914,

par

MM.	GÉO LECLERCQ	*Jean.*
	FÉLIX BARRÉ	*M. Lancel.*
Mmes	FONTANGES	*Pauline.*
	PRIEUR	*Mme Lancel.*
	RENÉE FERVAC	*Laure.*



Supplément du N° 14 de l'Édition des Abonnés de COMŒDIA ILLUSTRÉ

IL SAIT !...

Un salon. — Portes au fond et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, JEAN

Au lever du rideau, Pauline travaille à un ouvrage de dame en manifestant la plus vive impatience. Soupirs, regards à la pendule, à la porte, à sa propre montre, enfin mouvements variés d'attente nerveuse. En tournant encore les yeux vers la pendule, elle fait un faux mouvement et s'enfonce l'aiguille dans le doigt.

PAULINE, *les sourcils froncés.* — Aïe !... (*Elle suce la piqûre.*) Journée de malheur ! (*Un temps. La porte de droite s'ouvre et son mari entre.*)

PAULINE. — Ah ! enfin !...

JEAN. — Bonsoir, chérie !

PAULINE. — Je viens de me piquer le doigt à cause de toi.

JEAN. — A cause de moi ?...

PAULINE. — Oui, tu es en retard... et, en tournant la tête pour regarder l'heure, je me suis enfoncé mon aiguille dans le doigt.

JEAN. — Oh ! pauvre chatte... désolé ! mais je te ferai observer que je ne reviens jamais plus tôt.

PAULINE. — Si, les vingt-deux juin.

JEAN. — Ah ! nom d'un chien vert, c'est vrai, c'est ta fête... je l'ai oublié ! Je te fais toutes mes excuses. Je te la souhaiterai demain, tiens ! je t'apporterai quatre sous de violettes au lieu de deux.

PAULINE. — Je m'en fiche, de tes violettes... Cet oubli-là, vois-tu, c'est un symptôme.

JEAN, *la câlinant.* — Je te prouverai que non, ce soir... Tu verras.

PAULINE. — Je ne verrai rien du tout, et pour cause...

JEAN. — Ah ! zut... c'est pas de veine. (*Un temps.*) Alors, tes parents dînent ici ce soir ?

PAULINE. — Naturellement.

JEAN. — La cousine Laure aussi... je l'ai invitée.

PAULINE. — Tiens, tiens ?... Tu aurais pu me prévenir ce matin.

JEAN. — Non, car ce n'est que cet après-midi que je l'ai rencontrée.

PAULINE. — Comme ça, par hasard ... Suspect !...

JEAN. — Tu le lui demanderas.

PAULINE. — Belle malice... si vous avez prévu le coup !

JEAN. — Sois pas bébête.

PAULINE. — Avec ça que je ne sais pas qu'elle t'aime toujours et que tu lui gardes, en raison de je ne sais quels souvenirs, également suspects, un attachement attendri.

JEAN. — Oui, on s'est aimé tous deux quand on était gosses... Seize et vingt ans. Première floraison des cœurs : floraison stérile !

PAULINE. — Elle regrette toujours de n'être point ta femme...

JEAN. — Possible... mais c'est toi que j'ai épousée, n'est-ce pas ? et c'est toi que j'aime... Et c'est une âme très loyale. Alors, fais-moi grâce de cette jalousie rétrospective.

PAULINE. — Enfin, je ne suis pas sûre...

JEAN, *avec douceur et gentillesse.* — Oh ! ma chérie... la barbe !

PAULINE. — Naturellement !

JEAN, *qui s'est assis et déplie un journal du soir. — Grand temps.* — Rien de nouveau autour de toi ?.. Tu n'as vu personne ? Aucun potin ?...

PAULINE. — Non. Et de ton côté ?

JEAN, *lisant.* — Tiens, ton amie de pension, Mlle Lanoux, a fait ses débuts au Palais...

PAULINE. — Dans quelle affaire ?

JEAN. — Une affaire de lingère. Les différends entre fournisseurs et clients, couturières, corsetières ou bandagistes... voilà le lot exclusif de ces petites avocates.

PAULINE. — C'est idiot, ce que tu dis là. Pourquoi n'admets-tu pas...

JEAN, *avec hâte.* — J'admets tout ce que tu voudras, ma chérie.

PAULINE. — Ah ! j'ai horreur de ces concessions humiliantes.

JEAN. — Il n'y a pas là volonté d'humiliation de ma part, mais paresse à engager le fer. A quoi bon ?... Tu ne me feras pas changer. J'adore la femme mais je ne suis pas féministe. (*Chantant.*) V'là mon caractère, comme dit la chanson.

PAULINE. — Eh bien, ne t'en déplaise, une femme peut être aussi éloquente, aussi avisée en jurisprudence et aussi forte, intellectuellement, que... que toi !

JEAN. — Une femme, oui : deux femmes, vingt femmes même !... mais il y a des centaines et des centaines d'hommes qui possèdent une organisation cérébrale supérieure à la mienne. Va pour l'unité, mais zut pour le nombre !

PAULINE. — Question de proportion, alors ? La proportion, c'est une loi numérique, et la loi numérique, tu la méprises. C'est là une de tes théories les plus chères. Donc, la proportion est une raison insuffisante pour interdire aux femmes les carrières jusqu'à présent exclusivement masculines.

JEAN. — Tu apprécies George Sand, n'est-ce pas ?

PAULINE, *triomphante.* — Certes, et en voilà une qui fiche proprement ta théorie à terre ! Ah ! ah ! tu tombes bien, en la citant ! Non ! c'est admirable ! Si tu sers des arguments de cette valeur aux magistrats qui jugent les différends de tes clients, tu ne dois pas gagner beaucoup de procès.

JEAN, *qui l'a laissée parler.* — Oui Eh bien, George Sand a écrit, dans *Indiana,* — tu vois, je précise. — que la femme était, par nature, imbécile

PAULINE, *démontée d'abord, puis se reprenant.* — Et après ?... Est-ce qu'elle ne prouve pas le contraire, elle ?

JEAN. — En effet, en écrivant ça... (*Elle hausse les épaules, Jean reprend la lecture de son journal.*)

PAULINE. — Tu as raison, va ! Vaut mieux ne pas discuter. (*Un temps.*) C'est tout ce que tu rapportes comme nouvelles ?

JEAN. — Oui. (*Silence. Monsieur tourne son journal, en sifflant ce refrain de vieille chanson :* « Je sais bien quelque chose, mais... je ne le dirai pas. » *que lui inspire par association d'idées, la question de Pauline. — Puis il en fredonne les paroles :* « Je sais bien quelque chose, mais... je ne le dirai pas ! » (*Pauline le regarde.*) « Je sais bien quelque chose, mais... je ne le dirai pas ! »

PAULINE, *après un temps.* — Qu'est-ce que c'est ?

JEAN. — Ah !... voilà !

PAULINE. — Tu es idiot...

JEAN. — Thank you very much. (*Chantant.*) « Je sais bien quelque chose, mais... je ne le dirai pas... » (*Un temps.*)

PAULINE. — La tante de Niort est plus mal ?

JEAN. — O cupidité humaine !...

PAULINE. — Avec ça que tu ne l'escomptes pas aussi, cet héritage-là !...

JEAN. — Je l'accueillerai avec déférence... mais je me garde bien de toute impatience.

PAULINE, *lève les épaules.* — Je ne suis pas impatiente non plus : mais, puisque tu me fais chercher, je cherche... (*Un temps.*) Papa va être décoré en juillet ?

Jean. — Je n'en sais fichtre rien !... Mais c'est encore une monstruosité possible ! (*Un temps.*)

Pauline. — Le père Verdin consent à donner sa fille à mon frère ?... (*Dénégation de Jean.*) Tu vas être nommé avocat à la Compagnie d'Orléans ?

Jean. — Aucune chance. C'est Nathan-Jamet qui tient la corde.

Pauline. — Ah ! parbleu !...

Jean. — Oh ! si ce n'est pas lui, ça sera Monzillac, le jeune et ardent député d'Agen. J'en ai fait mon deuil.

Pauline. — Alors, qu'est-ce que tu sais ?

Jean. — Mais, puisque je ne veux pas le dire ! (*Un temps.*)

Pauline. — Oh ! je sais !...

Jean. — Ah ! Eh bien, qu'en penses-tu ?...

Pauline. — Rien.

Jean. — Tu m'étonnes.

Pauline. — Alors, ce n'est pas ce que je m'imaginais.

Jean. — Probable. (*Il sifflote de nouveau.*)

Pauline. — Dis-le moi, voyons... ne me fais pas languir.

Jean. — Ne languis pas, va, ma chérie. (*Un temps.*)

Pauline. — C'est absurde, ce mystère. Si c'est confidentiel, je te jure que je ne le répéterai à personne.

Jean. — Eh bien, ne cherche pas davantage : je ne sais rien du tout, mon bébé...

Pauline. — Ah ! c'est ridicule à la fin. Après tout, je suis ta femme, ton associée. Je t'ai donné assez de preuves de tendresse, de dévouement, je vibre assez à toutes tes peines comme à toutes tes joies, pour que tu te montres un peu plus confiant, un peu plus ouvert à mon égard.

Jean, *paternellement.* — Ma chérie, je t'assure que je ne sais rien. Je me livrais là à une plaisanterie assez innocente, d'ailleurs.

Pauline. — Allons donc... Tu essayes de te débarrasser de mes questions en m'assurant que ce n'est rien. Trop tard, mon petit !...

Jean, *sérieux.* — Je te jure que j'ai chanté ça comme j'aurais chanté : « J' suis neurasthénique, c'est rigolo ! »

Pauline. — A d'autres... Ce refrain-là n'est pas un refrain comme les autres... D'abord, les réminiscences, quelles qu'elles soient, ne vagabondent pas comme ça dans les crânes, sans raison, à l'instar de feux follets. Elles ne jaillissent de la mémoire que si quelque pensée, quelque objet, quelque spectacle les évoquent, les aimantent...

Jean. — Théorie discutable.

Pauline. — La preuve que tu n'es pas sincère, c'est qu'au lieu de me dire tout de suite que tu ne faisais allusion à rien, tu m'as laissé chercher...

Jean, *la prenant dans ses bras.* — Tu montais si gentiment de toi-même en bateau, que je n'ai pu résister à te faire faire une petite balade... Oh ! si courte .. Et puis, toi, de ton côté, tu m'as tout de suite inspiré la curiosité de connaître tes espérances secrètes. Ah ! Tu me les as sans honte énumérées : la mort de ta tante, la décor...

Pauline, *se dégageant.* — Imbécile !

Jean. — *Et cætera, et cætera.* J'ai cru même, un instant, que tu allais me demander, en te jetant dans mes bras, si je n'attendais pas un bébé !

Pauline, *sévère.* — Assez plaisanté, Jean ! je te somme maintenant de me dire ce que tu sais, sinon je considérerai ton obstination comme injurieuse.

Jean. — Oïe, oïe, oïe, oïe !... Qu'est-ce qui va tomber ?

Pauline. — Mon exigence est très légitime.

Jean. — Oh ! légitime ?...

Pauline. — Entre mari et femme... tout est légitime,... même le vol.

Jean. — Eh ! dis donc... là-bas... Tu deviens trop ferrée sur le code !

Pauline, *presque hors d'elle.* — Ne m'exaspère pas, et dis-moi ce que tu sais !...

Jean, *sérieux.* — Ah ! tu ne vas pas faire dégénérer cet incident puéril en

drame de ménage ?... Je te jure, là ! que ce malheureux refrain n'avait aucune signification !

PAULINE. — Tu mens !

JEAN. — Alors, zut ! C'est trop bête. (*Coup de sonnette.*)

PAULINE. — Voici maman... Tu vas voir si c'est si bête que ça. Tu vas me faire le plaisir, dans un instant, de chanter ton refrain devant elle, et comme si rien n'était. (*Il lève les épaules.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MME LANCEL

MME LANCEL. — Bonsoir, mes enfants !

PAULINE. — Bonsoir, mère. (*Baisers, mains.*)

MME LANCEL. — Ça va ?

JEAN, *désignant Pauline.* — Vous ne lui souhaitez pas sa fête ?

MME LANCEL. — Oh ! oh ! C'est fait depuis trois jours.

PAULINE. — Attrape !

MME LANCEL. — La maman de Pauline oublier la fête de sa chérie ?... (*Elle l'embrasse.*)

PAULINE, *à sa mère.* — Père va venir, je suppose ?

MME LANCEL, *arrangeant sa coiffure devant une glace.* — Oui, oui, mais le pauvre homme est comme un crin. Ça ne doit pas marcher du tout, au Commerce, pour sa malheureuse croix. Voilà trois fois qu'il va rue de Grenelle, sans pouvoir entrer chez le ministre... (*Pendant ce monologue, Pauline, derrière sa mère, pousse, par gestes, son mari à chanter son refrain. Celui-ci lève les épaules et résiste. Mais elle insiste.*)

MME LANCEL. — D'un autre côté, son grand appui, Marlier, le sénateur, qui est aussi son avocat, après lui avoir promis une intervention chaleureuse, invoque on ne sait quels scrupules pour ne pas marcher à fond...

PAULINE, *à son mari, bas.* — Va donc ! (*Elle le pince. A sa mère.*) Ce pauvre papa !

MME LANCEL. — Ah ! mes enfants, pourvu qu'on la lui donne ! (*Nouvelle mimique de Pauline, plus nerveuse, plus autoritaire.*)

JEAN, *cédant par faiblesse et chantonnant.* — Je sais bien quelque chose, mais... (*Il s'interrompt dans un geste de regret. — Un temps.*)

MME LANCEL, *se retournant vers lui.* — Qu'est-ce que vous savez ? (*Geste de triomphe de Pauline.*)

JEAN. — Mais rien du tout... C'est une vieille chanson qui...

MME LANCEL. — Quoi, rien du tout ?... Si !... Vous savez quelque chose ? Dites-le...

JEAN. — Je vous jure que non !... C'est Pauline qui a voulu...

PAULINE, *à son mari.* — Ah ! Est-ce que c'est si bête que ça, de chercher à savoir ?

MME LANCEL. — Votre beau-père doit abandonner tout espoir ?

JEAN. — Ma chère mère, je vous assure que je ne sais rien.

PAULINE. — Si, maman, il sait quelque chose, crois-moi !

MME LANCEL. — Parbleu ! On ne se met pas à chanter un tel refrain quand on n'a rien à dire !... Et au moment même où je vous parle des démarches de mon mari...

JEAN. — Ai-je seulement fait attention à ce que vous disiez ?

MME LANCEL, *piquée.* — Charmant ! C'est charmant !

JEAN. — Pauline me houspillait..

PAULINE. — Maman, voici une heure que Jean...

JEAN. — Une heure !

PAULINE. — ... me serine ce refrain. Je mets en fait qu'on ne fredonne pas un air pareil, si ce n'est pour vous intriguer !

JEAN. — Mais puisque je m'évertue à te dire que je n'en ai pas eu la moindre intention.

PAULINE, *pleurant.* — Allons donc ! Tiens ! C'est indigne, ce que tu fais, c'est indigne !

MME LANCEL. — Voyons, ma chérie, calme-toi... tu es toute tremblante. (*A son gendre.*) Allons, dites-le donc, ce secret, si vous avez un peu de cœur ! Cette enfant est la douceur même ; quelle joie sauvage avez-vous à la mettre dans un état pareil ? (*Jean lève les épaules et se remet à lire son journal.*) Par charité, dites-le-lui !

JEAN, *nerveux.* — Mais puisque je vous déclare que je ne sais rien !

MME LANCEL. — Ce n'est pas vrai !

JEAN. — Oh !

MME LANCEL. — Voyons... peut-être avez-vous quelque bonne raison de ne pas le lui confier, à elle... mais à moi ?... Je jugerai ainsi du bien-fondé de votre résistance, et Pauline est assez sage pour s'en remettre à ma déclaration.

JEAN. — Astuce admirable !

MME LANCEL. — Ah ! vous voyez bien qu'il y a quelque chose...

JEAN. — Zut !

MME LANCEL. — Insolent !

PAULINE. — Et si tu savais, maman, comme, avant de me chanter ce refrain, il s'est plu à m'exaspérer d'abord par son retard, puis avec ses théories pleines de mépris pour les femmes, et, pour couronnement, avec sa cousine Laure, sa bien-aimée Laure qu'il invite à dîner juste le jour de ma fête ! Car elle va venir, elle sera là dans un instant, entre nous ! Elle participera à la communion de nos cœurs !

MME LANCEL, *avec un accent déclamatoire.* — Les hommes ne connaissent pas notre sensibilité, nos délicatesses, nos pudeurs !

JEAN. — Si cette petite scène doit s'éterniser, je vais ficher mon camp... (*Coup de sonnette.*)

PAULINE. — Ah ! voilà papa ! Enfin, nous allons le faire juge... (*A son mari.*) Vous allez lui chanter...

JEAN. — Ah ! non !... En voilà assez ! Qu'il ne soit plus question de ça, je vous en prie.

SCÈNE III

LES MÊMES, M. LANCEL

PAULINE. — Bonsoir, père.

LANCEL. — Bonsoir, ma chérie... Bonsoir Jean... (*Baisers, mains.*)

MME LANCEL, *à son mari.* — Eh bien ! as-tu vu Marlier ?

LANCEL. — Oui. Il a fini par me promettre qu'il verrait le ministre demain... (*Geste de doute.*) Ah ! les lâcheurs !...

JEAN. — Avez-vous pensé à Raymondet ?... Il n'est pas sans influence.

LANCEL. — Je vais le voir demain matin. Ah ! c'est vraiment honteux, d'en être réduit, malgré des titres incontestables...

JEAN. — L'ordre de la Légion d'honneur est devenu un ordre de mendiants.

LANCEL, *naïvement.* — C'est vrai ! (*Un temps.*)

PAULINE, *chantant.* — Je sais bien quelque chose, mais... je ne le dirai pas... (*Geste de fureur de Jean.*)

LANCEL. — Qu'est-ce que tu sais ?...

PAULINE. — Rien.

LANCEL. — Quoi, rien ? Si ! Tu sais quelque chose !

PAULINE. — Je t'assure que non.

LANCEL. — Voyons, ne m'énerve pas, qu'y a-t-il ?

PAULINE, *désignant son mari.* — Demande-le à monsieur !

LANCEL, *à son gendre.* — Qu'est-ce que c'est ?

JEAN. — Mais rien du tout ! Oh ! là, là, là, là!

MME LANCEL, *à son mari.* — Insiste ! Il sait quelque chose, car c'est lui qui nous a chanté ça tout à l'heure, comme nous lui parlions de ta croix. (*Jean, la tête dans ses mains, pousse un long gémissement d'homme qui souffre dans ses nerfs et qui se contient.*) Il s'obstine à nous le cacher. Peut-être seras-tu plus heureux.

JEAN, *désespéré.* — Ah !

LANCEL, *à sa fille et à sa femme, après réflexion.* — Voyons, s'il ne peut pas le dire, laissez-le...

JEAN. — Mais je ne sais rien !

PAULINE. — Crois-tu, papa, qu'un refrain pareil peut traverser une cervelle sans rime ni raison ?

LANCEL, *timidement.* — En effet...

JEAN. — Quelle patience il faut à un gendre !

MME LANCEL. — Ce refrain, c'est un geste malheureux qui vous a échappé et trahi ! Je l'affirme.

JEAN. — Et allez donc ! En vérité, c'est à se tordre... ou à tout casser ! Et je balance, car je commence à en avoir assez !...

PAULINE. — Eh bien, moi aussi, j'en ai assez !... j'en ai assez de ta morgue d'homme supérieur ! J'en ai assez de vivre à côté d'un mari qui ne me considère que comme une vulgaire ménagère ou un vulgaire instrument de plaisir.

JEAN. — Pas ce soir, ma chérie, pas ce soir !

PAULINE. — ... Comme un organisme subalterne, indigne de participer à la vie de ton cerveau...

JEAN. — La vie de mon cerveau ! Crevant !

MME LANCEL. — Faites-lui grâce de votre esprit !

JEAN. — Qu'elle me fasse grâce de sa bêtise !

PAULINE. — C'est vrai, je vis comme une esclave, soumise, attentionnée, attachée comme du lierre à un mur...

JEAN. — Un mur derrière lequel il se passe quelque chose !...

MME LANCEL. — Oh !

PAULINE, *pleurant dans son mouchoir.* — Nargue !

JEAN, *qui a entendu un vilain mot.* — Tu dis ?

PAULINE, *scandant.* — Nar-gue !

JEAN. — Ah ! j'ai eu peur !

PAULINE. — Oui, nargue ! Car rien n'est plus ridicule qu'une honnête femme ! (*Un temps. — Silence. Jean regarde ses beaux-parents qui ne bronchent pas.*)

JEAN, *moqueur, à sa femme.* — Effet nul !

PAULINE, *court à lui, pousse un cri de rage et le gifle.* — Tiens !

JEAN, *se levant d'un bond et poursuivant sa femme.* — Tu vas me payer ça ! (*Mais Pauline s'est esquivée dans sa chambre et Mme Lancel barre la route à son gendre, les bras écartés.*)

MME LANCEL. — Il vous faudra me passer sur le corps !

JEAN, *reculant avec répulsion.* — Horreur !

MME LANCEL. — Lâche !

JEAN, *à Lancel.* — Vous n'allez pas laisser l'histoire tourner au drame, vous ! Imposez-leur d'autorité le calme et le silence! (*Geste embarrassé de Lancel.*)

MME LANCEL. — M'imposer silence ! Ah ! vous êtes d'une autre époque, mon pauvre monsieur ! La femme n'est plus une esclave !... On ne la fait plus marcher sous le bâton !...

JEAN. — Conséquence !... O le féminisme !

LANCEL, *à sa femme.* — Voyons, un peu plus de sang-froid, que diable !

PAULINE, *rouvrant la porte.* — C'est pour vos persiflages, votre manque de respect à m'imposer la fréquentation de cette Laure, votre ancienne maîtresse... (*Lancel va refermer la porte entr'ouverte par sa fille.*)

JEAN. — Pardonne-lui, Seigneur, car elle ne sait ce qu'elle dit !

MME LANCEL. — Faites-la donc passer pour folle, pendant que vous y êtes !

JEAN, *à sa belle-mère.* — Vous, vous faites là une bien vilaine besogne ! Si vous croyez agir en mère avisée et vigilante, vous vous mettez le doigt dans le plus précieux — à l'heure actuelle — de vos organes.

MME LANCEL. — Impertinent !

JEAN. — Votre devoir était...

MME LANCEL. — Je ne suis pas une femme qu'on a besoin de rappeler à ses devoirs, monsieur...

LANCEL, *essayant de faire sortir sa femme.* — Allons, va-t-en, voyons, va-t-en !

JEAN. — ... d'apaiser votre fille... Et, que j'eusse tort ou raison de lui prêcher la résignation...

MME LANCEL. — La résignation ! Ah ! ah ! Voilà ce qui est nécessaire aux femmes des maris de votre espèce. Le voilà, votre moyen d'oppression. (*A son mari qui essaie de la calmer.*) Fichez-moi la paix, vous. (*Elle le repousse si violemment qu'il tombe sur un siège.*) La résignation ! Il n'en faut plus, monsieur ! L'humanité est en marche ! Nous savons nos droits !

PAULINE, *rouvrant la porte.* — Maman, maman ! Ne discute donc pas ! Viens !

LANCEL. — Oui, laisse-nous, laisse-nous !

JEAN. — Oh ! oui ! Allez-vous-en ! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

JEAN, LANCEL

JEAN, *après un long temps pendant lequel il essaye de se calmer.* — Il va falloir que vous rameniez ces femmes à la raison !

LANCEL. — Eh ! mon cher, vous les avez mises hors d'elles.

JEAN. — Elles s'y sont bien mises d'elles-mêmes.

LANCEL. — Que diable ! On ne chante pas ce refrain-là à des femmes ! Il vous a un petit air de flèche sciemment décochée qui leur laisse à l'imagination un prurit insupportable. L'imprudence commise, il fallait leur servir quelque chose, m'importe quoi, une blague...

JEAN. — J'ai bien cherché, mais l'inspiration n'est pas venue.

LANCEL. — C'est fâcheux... que voulez-vous ?... Moi-même... (*A mi-voix et comme un peu gêné.*) Voyons... maintenant que nous sommes entre hommes... vous savez mes préoccupations actuelles... Je sens de vagues obstacles... Eh bien, à ce satané refrain, je me suis demandé... je me demande encore, s'il ne s'agissait pas de moi... (*Mimique d'accablement de Jean qui échappe au regard de Lancel.*) Je vous sais un ami au ministère du Commerce... Cet ami peut avoir vu mon dossier, et y avoir trouvé des... des pièces défavorables. (*Jean le regarde du coin de l'œil, se gardant bien de l'interrompre.*) Votre mutisme devant ma fille et ma femme s'expliquerait. (*Un temps.*) Ce serait, Jean, me rendre un grand service que de me dire la vérité. (*Un temps. — A part.*) Il ne me répond pas, je suis sur la piste... (*Reprenant à voix basse.*) Je me doute d'où viendrait le coup !... (*Un temps.*)

JEAN. — Ah ! Eh bien ! connaître ses ennemis, c'est presque connaître leurs armes.

LANCEL, *frissonnant, à part.* — C'est ça !... (*A Jean.*) Allons, voyons, parlez ! Il est d'une importance capitale que je sache. (*Un temps.*) D'ailleurs, si vous avez donné votre parole de ne rien dire... je peux, moi, deviner... (*Un*

temps.) Il y a une note, hein ?... une note... sur mes... démêlés avec l'administration des douanes...

JEAN, *à part.* — Tiens ! Tiens !

LANCEL. — Cependant, il n'y a pas eu poursuite... mais transaction... par conséquent... j'ai... j'ai réparé.. Et puis, ça remonte à quinze ans... D'ailleurs, c'est Marlier lui-même qui a négocié avec l'Etat, et il n'a jamais pensé que cette vieille histoire... (*Un temps.*)

JEAN. — Il n'y a peut-être pas que cela...

LANCEL, *très troublé.* — Autre chose ?... Alors... ce serait... Mais parlez... parlez donc !... (*Geste ambigu de Jean.*) Hein ?... Une dénonciation de femme ?... (*Même geste de Jean.*) C'est ça ! Oh ! la gueuse ! Après tout ce que j'ai fait pour elle et sa nièce !...

JEAN. — Sa nièce ?

LANCEL, *jetant un regard inquiet du côté de la chambre.* — Chut !

JEAN. — Est-ce que ce serait cette grosse femme de chambre ?...

LANCEL. — Boulotte... mais fraîche...

JEAN. — Dont ma belle-mère avait accepté d'héberger la nièce...

LANCEL. — Oui !

JEAN, *se tordant de rire.* — Oh ! celle-là est drôle !

LANCEL. — Je ne trouve pas !

JEAN. — Si ! si !... mais comment avez-vous pu ?...

LANCEL. — Que voulez-vous ?... Je suis un homme rangé, au fond. J'ai horreur de « courir ». Je n'aime l'amour qu'au foyer...

JEAN. — La loi considère que c'est plus grave.

LANCEL, *angoissé et toujours à mi-voix.* — Mais que dit-elle, la misérable, dans sa lettre ?

JEAN. — Quand on veut nuire, on dit tout !

LANCEL, *tombant sur un siège, livide.* — J'suis foutu !

JEAN. — Que lui avez-vous donc fait ?

LANCEL. — J'ai refusé, il y a deux mois .. de doter la petite... J'avais déjà tant chanté !... Mais enfin, est-ce qu'une petite histoire de mœurs comme celle-là peut empêcher un honnête homme d'avoir la croix ?

JEAN. — Oh! Je ne crois pas... On décore tant d'échappés de correctionnelle !

LANCEL. — N'est-ce pas? Quelle importance ça a-t-il? Cependant, j'aimerais mieux voir sortir de mon dossier ce sale papier-là... (*Un temps. — Insinuante.*) ...Croyez-vous que par la personne qui vous a renseigné ?

JEAN. — Mais personne ne m'a parlé de rien, que vous-même, à l'instant...

LANCEL. — Ah ! voyons ! voyons ! voyons !... Faudrait cependant pas trop se moquer des gens... Vous venez de me raconter des choses....

JEAN. — Pardon ! C'est vous !... Et sans que je vous les demande, encore !

LANCEL. — Si vraiment vous ne saviez rien, si vous m'avez fait tomber dans un piège indigne, vous vous êtes conduit comme... comme un polisson !

JEAN, *se levant.* — Dites donc, vous !... Je ne reconnais pas le droit à un fraudeur... à un...

LANCEL. — Vous venez de commettre une infamie !

JEAN. — Ah ! La mesure est comble !... Allez ! Fichez-moi la paix, vous et vos femmes !... Prenez votre chapeau et emmenez-les !... Pauline réfléchira cette nuit, dans son lit de jeune fille, aux avantages de se soumettre ou de se démettre !

LANCEL. — Mais il ne faut pas confondre les querelles...

JEAN. — Non, non, non... Je fais un bloc... Donc, si Pauline veut revenir demain, elle reviendra !... Mais pas de bouderie au retour : après l'orage, du ciel bleu, du sourire... Ça me suffira comme excuses.

LANCEL. — Enfin, vous n'allez pas...

JEAN, *le poussant vers la porte.* — Allez ! Allez ! Cela va nous faire du bien à tous, ces douze heures d'éloignement.

LANCEL. — Encore une fois...

JEAN. — Encore une fois, j'en ai assez ! Laissez-moi seul chez moi ! (*A ce moment rentrent Mme Lancel et Pauline. Celle-ci porte un sac de voyage.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, PAULINE, Mme LANCEL, *puis* LAURE

Mme Lancel. — Nous sommes d'accord, monsieur.

Jean. — Enfin !

Mme Lancel. — Nous n'avons plus qu'à nous retirer. (*Entre Laure.*)

Pauline. — Pour que je rentre ici, il faudra venir me chercher.

Jean. — Dans ce cas, votre bagage est bien léger. (*Regard furieux de Pauline.*)

Pauline, *à Laure, en passant devant celle-ci qui, d'un geste gauche, lui tend la main.* — Ah ! ah ! Mademoiselle Laure ! votre patience triomphe enfin ! Je vous laisse la place ! (*Ahurissement de Laure.*)

(*Mme Lancel sort en toisant insolemment Laure du regard.*)

SCÈNE VI

JEAN, LAURE

Laure. — Mon pauvre Jean, qu'est-ce que ça veut dire ?

Jean. — Tu vois, c'est peut-être le divorce.

Laure. — A propos de quoi, cette crise ?

Jean. — Un maudit refrain qui m'a échappé...

Laure. — Un refrain ? Tu plaisantes ?

Jean. — Pas du tout. Figure-toi que, tout à l'heure, j'ai eu le malheur de fredonner cette chanson ancienne : « Je sais bien quelque chose, mais... je ne le dirai pas ! »...

Laure. — Comme ça, sans raison ?...

Jean. — Sans raison. Pauline s'entête à savoir ce que c'est... Je lui déclare que ce n'est là qu'une réminiscence sans cause. Elle s'obstine, et au paroxysme de l'énervement, car sa mère a la sottise de prendre fait et cause pour elle, elle me flanque une gifle. Là-dessus le père arrive : il veut savoir aussi ! Alors je m'énerve à mon tour et je les fiche tous à la porte. Voilà !...

Laure. — Mon pauvre Jean... Ah ! tu n'es pas tombé sur la femme qu'il te fallait : elle n'a ni l'esprit, ni la tendresse particulière que ton intelligence et ta sensibilité réclament

Jean. — Tout de même, ça m'a révolutionné, cette histoire-là.

Laure. — Calme-toi, va... et n'aie pas peur !... Pauline te reviendra demain, ce soir même, surtout qu'elle me sait ici.

Jean. — Je ne veux pas la voir. J'ai droit à une nuit de congé !... (*Un temps.*) C'est vrai qu'elle te jalouse. Je ne sais par qui elle a su qu'on s'était aimé tous les deux...

Laure. — L'histoire est si ancienne...

Jean. — Dix ans déjà !... (*S'approchant d'elle.*) Ah ! ma chère Laure, c'est vrai, j'en pinçais ferme pour toi. Hélas ! à l'âge que j'avais, vingt ans, les jeunes gens ne sont plus dissipés en étude, mais ils le sont en amour. Une petite cocotte de rien est venue, comme un papillon entrant dans une classe, m'arracher à la suave composition de tendresse que j'avais commencée pour toi. Et pourquoi, la cocotte envolée, n'ai-je pas repris le fil de mon poème interrompu ?... Pourquoi ne t'ai-je pas épousée ?... Tu m'attendais, peut-être ?... (*Laure baisse les yeux.*) Tu m'as aimé profondément, toi ?...

Laure. — Oui.

Jean. — Ma femme prétend que le souvenir de cet amour est pour beaucoup dans ton célibat ?...

Laure. — C'est vrai.

Jean. — Est-ce possible ?... Quels remords me donnes-tu ?...

LAURE. — N'aie pas de remords ; ce n'est peut-être pas à cause de mon amour, fauché par ton dédain, que je ne me suis pas mariée, mais à cause de ton charme personnel qu'aucun de ceux qui ont demandé ma main ne m'a paru égaler. Ce qui peut arriver, vois-tu, de plus heureux à une toute jeune fille, c'est de s'enticher d'abord d'un garçon imbécile et vulgaire, parce qu'alors le deuxième venu a des chances de lui paraître charmant.

JEAN. — Que d'anecdotes ravissantes me reviennent à la mémoire, petite Laure ! Nos vacances à Champrosay, chez l'oncle Arthur, nos balades dans la forêt... et en canot !... (*Laure se cache pudiquement le front contre l'épaule de Jean.*) Je te revois si tendre pour moi, si souriante à la vie, mais si sérieuse aussi, et si forte de caractère. Ah ! tiens, quand je songe à ma sottise d'avoir abandonné le sentier délicieux où nous nous étions engagés tous deux, j'en conçois un profond mépris de moi-même...

LAURE. — Je t'aurais bien aimé !

JEAN. — Depuis que je te tiens là dans mes bras, tous mes désirs, tout mon enthousiasme renaissent. Ces qualités que j'énumère, tu les possèdes toujours, c'est sûr ! Laure, ma Laure chérie... mon premier amour... si je divorçais, voudrais-tu être ma femme ?...

LAURE. — Tais-toi ! Tu ne vas pas divorcer pour une maladresse de ta femme, car il n'y a de sa part que maladresse. Il y avait façon...

JEAN. — Qui sait ?... Si Pauline s'entête !... Et Dieu sait si elle est entêtée !

LAURE. — Elle cédera, va.

JEAN. — C'est pas sûr. Et puis quoi ? Je l'aime, je l'aimais pour ainsi dire par fonction, parce qu'elle est ma femme, tandis que toi, je t'ai aimée, je t'aime parce que tu es toi !

LAURE. — Il est évident que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre.

JEAN. — Nos intelligences à nous se sont toujours adaptées, complétées même. Tiens, plus j'y pense, plus j'ai envie de saisir cette occasion de rupture.

LAURE, *câlinement suppliante.* — Non, ne m'entraîne pas vers cet espoir. Je t'aime toujours aussi, c'est vrai. L'instinct de Pauline ne l'a pas trompée.

JEAN. — Alors, veux-tu que je pousse les choses à l'extrême ?... Veux-tu, d'ici à un an, porter mon nom ?...

LAURE, *se jetant dans ses bras.* — O, Jean, Jean !...

JEAN. — Décide ! Mon amour à moi ressuscite ! Retournons de dix ans en arrière.

LAURE. — Je suis ta servante, Jean. Oui, je crois que nos deux âmes se souderaient comme peu d'âmes le peuvent faire. Nous vivrions dans une communauté de sentiments et de pensées... une confiance réciproque...

JEAN. — Oh ! oui ! La confiance ! La confiance absolue !... Plus de scènes... le calme !

LAURE, *toujours dans les bras de Jean qui la presse tendrement.* — Nous ne ferons qu'un corps et qu'une âme. Ainsi je suis bien convaincue qu'il me suffira, à moi, de te le demander. Tiens, de te le demander comme ça... (*Elle a un geste très câlin, très enveloppant.*)

JEAN, *qui la contemplait avec une infinie tendresse, n'entend la question qu'après un temps.* — De me demander quoi, ma chérie ?

LAURE. — Mais, ce que tu n'as pas voulu dire à Pauline !

JEAN, *s'écartant de Laure, les traits soudain crispés, dans un rugissement de bête blessée la saisit au cou, en une velléité de l'étrangler.* — Oh ! toi aussi !... (*Mais, se reprenant, il la jette sur un fauteuil et se sauve, en geignant, comme un fou. Laure s'évanouit.*)

RIDEAU



La Collection complète des cinq premières années de

COMŒDIA ILLUSTRÉ

En 7 beaux volumes in 4° raisin, reliure toile frappe or.

La plus riche, la plus documentaire collection théâtrale
Les plus vivantes annales illustrées du théâtre



COMŒDIA ILLUSTRÉ

32, Rue Louis-le-Grand, PARIS

1re Année 1908-09, un volume.	**15 fr.**	4e Année 1911-12 Deux volumes	1er Semestre.	**12 fr.**
			2e Semestre.	**12 fr.**
2e Année 1909-10, un volume.	**15 fr.**	5e Année 1912-13 Deux volumes	1er Semestre.	**12 fr.**
3e Année 1910-11, un volume.	**15 fr.**		2e Semestre.	**12 fr.**

La Collection Complète : **93 fr.** *(port en sus)*

Tous nos abonnés, nouveaux ou anciens, pourront se procurer la collection complète des volumes parus, au prix de **90 francs** payables **10 francs** par mois. — **Port à la charge du souscripteur.**